

Le banc de lapidaire



Le banc de lapidaire, dont on trouvera une seconde représentation, dessinée cette fois-ci, à la page suivante, de voyait autrefois dans nombre de maison, et en particulier aux Charbonnières où la lapidairerie était très développée.

Ces bancs restèrent très longtemps dans les galetas à se désagréger la plupart du temps sous l'effet des cirons. Quand les maisons se vidèrent pour faire place nette de tout ce « chénit », nombre de ces bancs prirent le chemin de la décharge. Si la plupart d'entre eux étaient en triste état, certains néanmoins gardaient une « santé » raisonnable. Le banc que l'on découvre ci-dessus figure parmi les rescapés de cette époque. On pouvait être au début des années septante du siècle dernier.

L'industrie de la lapidaire ou lapidairerie s'implanta à la Vallée vers 1726, à la suite du retour de Joseph et Benjamin Guignard qui étaient allés faire leur apprentissage dans le pays de Gex. L'industrie lapidaire, avant qu'elle ne soit concurrencée puis supplantée par l'horlogerie, avait véritablement fait fureur à la Vallée. En témoigne un écrit de 1764 du pasteur Charles Bridel, suffragant de son père Philippe Bridel, ministre à l'Abbaye :

Comment pourrait-on occuper ces pauvres dans le lieu même ?

Les uns à filer du coton, d'autres à travailler sur le bois, des troisièmes à faire comme chez nos voisins des clous, à être cordonniers, tisserands, maçons, charpentiers, etc., et non plus comme on le fait pour en être plus vite débarrassés à être de mauvais lapidaires. La fureur de cette profession est si grande aujourd'hui que l'agriculture et toutes les professions utiles sont absolument délaissées. Il n'y a qu'un seul maçon dans toute la vallée et pas un seul séranceur ni cloutier. Chaque année, il va en Bourgogne et dans le comté de Neuchâtel des sommes prodigieuses par ces seuls écoulements. Il n'y a presque plus de charpentiers, de tisserands, de batteurs de grains, de fileuses, d'agriculteurs, il faut faire faire presque tout dans la Vallée par les Bourguignons, les Neuchâtelois, etc. Ceux qui ne sont pas aujourd'hui lapidaires sont tous gens au-dessus de 35 ans. Et ce ne sont pas cependant les gros profits qui peuvent être (la cause du choix) de cette profession : les autres maîtres de métiers font généralement plus de progrès que les lapidaires dont un fort grand nombre ne gagne pas 5 batz par jour. Ce n'est pas non plus sa santé que l'on consulte : bien au contraire, l'on voit deux lapidaires mourir pour un qui ne l'est pas, et ceux qui admireraient il y a 20 ans l'air de force et de vigueur des montagnards ne sont pas peu surpris de les voir aujourd'hui sans bonnes dents, pâles, maigres, menaçants plus ou moins ruine. Qu'est-ce donc qui peut attirer si fort la multitude à cette profession ? La crainte pour le général de la peine jointe à un certain goût d'indépendance. Six mois d'assujettissement suffisent pour faire un mauvais lapidaire et c'en est assez pour la plupart. J'apprends que la fureur pour cette profession commence à gagner dans le plat pays, pour peu qu'elle y fasse des progrès, l'on y manquera absolument de manœuvres. Avant que le nombre des lapidaires fut si prodigieux, un ouvrier gagnait pour le moins le double qu'actuellement, c'est-à-dire sur 100 personnes, en voilà aujourd'hui d'inutiles 50 dont le pays aurait un si grand besoin. Mais je ne m'aperçois pas que je suis trop long¹.

Lors de la même enquête, le pasteur du Lieu, Sigismond Pictet, s'attarderait (et critiquerait) encore plus sur la profession de lapidaire :

Depuis une vingtaine d'années², le métier de lapidaire s'est introduit dans cet endroit et quoique cette profession soit très peu lucrative pour tous ceux qui ne savent pas travailler en fin et qui ne taillent que les pierres communes (ce qui fait presque la totalité des lapidaires), chacun s'y voue et y voue ses enfants. Cette multitude des lapidaires a déjà fait baisser considérablement et fera baisser encore les prix des pierres taillées. Les premiers qui ont entrepris cet

¹ Enquête de 1764, ACV, Ea 2.

² 1764 – 20 = 1744, ce qui nous rapproche un peu plus de 1728-29.

ouvrage s'y sont enrichis, et ceux qui s'en occupent aujourd'hui ont peine à se procurer le plus étroit nécessaire.

Pour cette raison générale, et pour quelques autres que je vais indiquer, que je sou mets humblement au jugement de ceux qui liront ce mémoire, j'inclinerais à souhaiter pour le bien de cet endroit, que cette profession fut, sinon interdite, du moins que le nombre de ceux qui la professent fut considérablement diminué et limité.

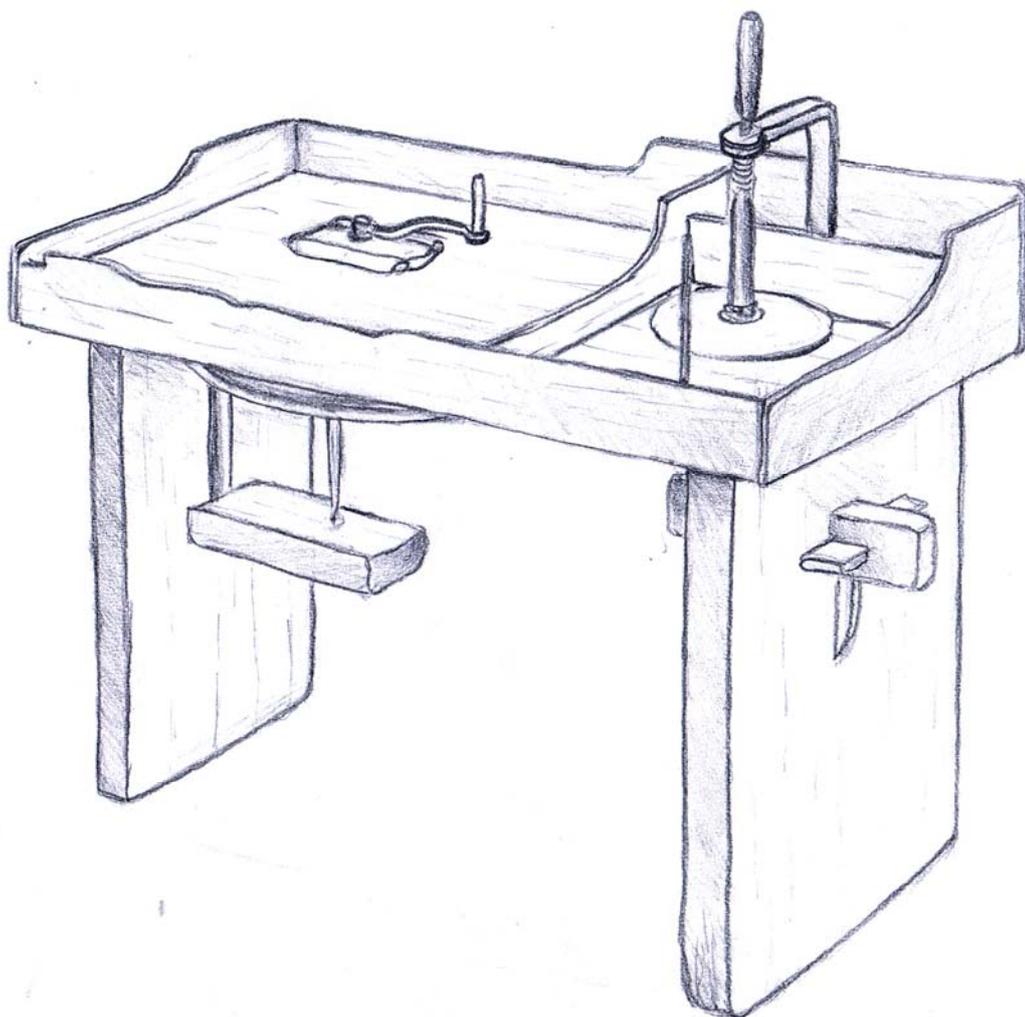
1o Il peut aisément arriver que cette profession tombe tout d'un coup. Elle n'est fondée que sur les caprices de la folie humaine. La mode des pierreries fera place un jour à une autre. Et dans ce cas la misère de la Vallée sera inexprimable.

2o Cette profession est malsaine. Sans rechercher pourquoi elle l'est (ce qui n'est pas de mon ressort), l'expérience le prouve. L'étiisie, au rapport des vieillards, était inconnue dans ces montagnes, et depuis l'établissement de cette profession, cette maladie est très commune. La pâleur du visage, un air le langueur sont des indices assurés de ceux qui s'en occupent, qui peuvent servir à les distinguer de tous ceux qui ont un autre genre de vie.

3o Cette profession fait beaucoup négliger la culture des terres. Quoique cette culture ne demande presque que deux mois de temps, les ouvriers lapidaires ne sont pas assez robustes pour en supporter la fatigue. Ceux d'entre eux qui ont des terres ne les travaillant pas assez pour les fertiliser, les terres rapportant peu en partie par ce défaut de culture, ils se dégoûtent toujours plus de les cultiver. Et ceux qui n'en ont point aiment mieux rester à leur étable que de travailler pour ceux qui en ont. On est donc contraint dans cette paroisse, soit pour labourer, soit pour recueillir les foins, soit pour moissonner, soit pour battre les grains, d'y employer des mains étrangères. Manquant d'ouvriers au-dedans, on recourt aux habitants de la Franche-Comté, et plusieurs même restent ici toute l'année à titre de domestiques, ce qui, si je ne me trompe, est contraire aux ordres souverains. Les Bourguignons se prévalant de la nécessité où l'on est de leur secours, se font payer en conséquence et emportent des sommes considérables.

4o Enfin il convient d'autant plus de limiter le nombre des lapidaires, ou d'empêcher qu'il n'augmente, que cette profession a fait tomber toutes les autres, même celles dont il est impossible de se passer. Il n'y a plus dans cette paroisse ni tailleur, ni cordonnier ni maçon, ni charpentier, ni maréchal, ni charron. Pour la plupart de ces ouvrages, on s'adresse aux étrangers³.

³ Même référence que dessus.



Différents ouvrages des Editions Le Pèlerin fourniront plus tard d'autres renseignements sur la profession qui devait tout de même persister, sous différentes formes, pendant pas loin de deux siècles.